

vers des bateaux. Ceux-ci sont poussés avec précaution et sans bruit dans la direction des rayons de la lune ; les poissons, trompés par l'éclat et la blancheur que projette la planche, s'imaginent avoir une cascade à franchir, s'élançant et tombent à foison dans les bateaux. La chose, comme on le voit, est simple et primitive.

C'est aussi sur les rives des grands lacs de ces contrées, que se rencontrent d'énormes ophidiens qui font leur nourriture des poissons qui viennent, en bancs épais, y frayer à la montée de la mer. Les serpents les saisissent et les engouffrent sans se déplacer. A défaut de poissons, ils font leur proie des gros et petit gibier, cerfs, sangliers, etc., que la soif force à venir se désaltérer dans les eaux du lac.

JAPON.—A l'inverse de la Chine, le Japon se trouve privé de grands fleuves, aussi le poisson d'eau douce y est-il assez rare. On pêche cependant, dans les eaux courantes et les rapides, d'excellentes truites. La carpe s'y rencontre à peu près partout. Les gens de la classe élevée, les Daimios, mangent ce poisson entièrement cru. La carpe, sortie de l'eau et frétilant encore, est servie à la table sur des feuilles de bambou. On se sert pour la dépecer d'un couteau à lame très-fine, et de la trempe exceptionnelle qui est le secret des Japonais. De fines tranches, dans le genre de celles de nos filets d'anchois, sont enlevées successivement, et l'habileté du découpeur consiste à ne toucher à aucune partie essentielle du squelette de l'animal. Ces tranches minces, trempées dans le soy, constituent un des mets les plus savoureux des Lucullus japonais.

Si le poisson d'eau douce est rare au Japon, le poisson de mer en revanche y est extrêmement abondant, ainsi que les crustacés, crevettes, crabes, langoustes, petits homards, etc. Parmi une foule de beaux coquillages de tout genre se trouve l'ow-by, dont l'intérieur se mange tantôt à l'état frais, tantôt à l'état de dessiccation. C'est sous cette dernière forme qu'il est expédié en Chine. Ses coquilles nacrées et irisées servent à l'ornementation de différents objets de luxe et de parure.

Le Japon avec sa mer intérieure et les 800 îles ou îlots qui l'encerrent se trouve, on le comprend, des mieux favorisés pour la pêche à l'époque des marées basses. Quand on approche des grandes villes comme Osaka et Yeddo, on aperçoit les populations entières qui, les jambes nues, suivent la vague qui se retire et fouillent dans le sable et la vase pour en retirer tout ce qui s'y trouve renfermé. On recueille aussi avec soin les algues marines et les goémones qu'on a soin d'arrêter par des barrières de bambous. Ces fucus sont expédiés en Chine et donnent lieu à un fret important et considérable. Ils servent, comme on sait, d'assaisonnement et remplacent pour les classes pauvres le sel qui est parfois d'une grande cherté.

Les grands marchés de poissons sont très-curieux à visiter au Japon. Celui d'O-aka surtout présente le matin un coup-d'œil des plus intéressants. Aussitôt les bateaux de pêche arrivés, on débarque d'une part tout le poisson destiné à la ville, tandis qu'on charge le reste sur des bateaux plats destinés à le transporter à Yoto et dans d'autres villes éloignées. Des thons énormes, de la taille et de la grosseur d'un homme, sont adossés aux murailles, et pé-mêle à terre une masse de poissons plus petits, des crustacés, des coquillages, des poulpes, voire même des pieuvres vivantes, s'accrochant aux parois des bateaux qui les contiennent. Puis, autour de cet amas hétéroclite de marchandises, une foule compacte des deux sexes, piévilant, gesticulant et se bousculant pour acheter. Les pauvres qui ne peuvent se procurer, faute d'argent, les tranches épaisses et savoureuses du thon, en emportent les têtes osseuses qu'ils obtiennent presque pour rien.

Dans une gravure que nous avons eue sous les yeux, nous avons vu une pêcherie dans un de ces étangs où le poisson, séparé par rang d'âge et par des claires de bambous, ainsi que cela se pratique en Chine, est nourri avec différentes herbes des fleuves et en particulier avec des herbes fauchées dans les pelouses des chemins. Les poissons en sont très-friands. On voyait dans ce dessin l'animation qui règne de tout ses parts, l'habileté des pêcheurs et leur adresse à diriger leurs embarcations qu'ils poussent avec vigueur. Il a été exécuté par un malheureux Japonais qui n'a, hélas ! comme tant d'autres en son pays, aucune conscience du talent réel d'artiste qu'il a déployé. Ce dessin est, en effet, très-remarquable, et il ne saurait en être autrement quand on songe que ces hommes naissent, pour ainsi dire, le pinceau à la main. C'est au reste le seul instrument qu'ils emploient pour écrire. Ajoutez à cela qu'ils habitent un des climats les plus beaux et les plus cléments de la terre et que la nature y étale à profusion tous ses trésors.

Ils possèdent une habileté surprenante à peindre en un clin-d'œil toutes les scènes qui se présentent à leur vue ; leur talent laisse bien loin derrière lui celui des Chinois, qui ne tiennent aucun compte de la perspective.

Les jolis poissons rouges appelés Cyprins sont très-communs et très en vogue dans l'extrême Orient. La variété appelée *Télescope*, si reconnaissable à ses gros yeux en relief et

que M. Carbonnier, l'habile pisciculteur, est parvenu à acclimater en France, est le poisson préféré. Tous les jours on voit des marchands transporter dans les rues, dans des baquets suspendus à des bambous, ces jolis poissons. Chacun, pour quelques cash (il faut mille cash pour cinq francs), vient choisir parmi les variétés.

Les cyprins sont élevés dans de petites pièces d'eau ornées de bambous et de plantes aquatiques et accidentées artificiellement par des rochers. Les Chinois opulents, les mandarins, ornent leurs habitations de ville et de campagne de ces rochers factices qui, le plus part du temps, construits en pierre ponce, forment des îlots qui suragent et flottent au gré du vent.

Le peuple, lui, se sert pour l'élevage du cyprin, de grands vasques ou urnes en terre vernissée et d'une capacité de 1000 à 1500 litres. Ces sortes de réservoirs sont adossés aux murailles des cours des habitations où ils reçoivent les eaux pluviales. De cette façon, l'eau s'y conserve limpide et n'a pas besoin d'être renouvelée. On nourrit les poissons avec des vers tirés de la vase et des herbes ou plantes d'eau douce.

L'époque du frai arrivée, ce qui se reconnaît à l'agitation des poissons qui se poursuivent continuellement, on surveille le bassin, et quand les œufs ont été déposés sur les herbes, on les retire à l'aide d'une écumoire et on les place à l'ombre dans un vase à fond plat avec 10 centimètres d'eau. Sans cette précaution, le frai disparaîtrait, mangé par les grands parents, voire même les alevins, au fur et à mesure de leur éclosion, car tout ce qui s'agit et vie est immédiatement englouti.

Au bout de huit jours, le frai, activé par la chaleur du climat, et avant passé par toutes ses phases, arrive à l'éclosion ; pendant quelques jours il n'a pas besoin de nourriture.

Mais il faut songer bientôt à alimenter la petite famille ; pour cela on a préparé des récipients à eau crouissante où des insectes, des moustiques, etc., si nombreux dans les pays chauds, viennent déposer leurs larves. Au moyen d'une petite garnie d'une gaze de soie, on retire les larves de l'eau ; on les passe au tamis et on les donne en pâture aux alevins, qui en sont très-friands. En six mois les cyprins ont atteint une dimension de 2 centimètres environ ; on peut alors sans crainte les joindre à leurs confrères plus âgés. Leur agilité leur permet de se défendre et d'échapper à la glotonnerie des plus gros.

Pour tous en Chine, petits et grands, l'élevage du poisson est un réel divertissement. Les enfants grimpent sans cesse aux parois des réservoirs, tandis qu'hommes et femmes passent des heures entières à contempler les couleurs vives, les marbrures variées de ces élégants poissons, dont la queue déliée et en forme de panache, se balance si gracieusement.

Le poisson *Télescope* est fort rare au Japon, mais le cyprin commun y est élevé de même qu'en Chine. Dans les grands magasins de tissus, au milieu de vastes rayons, est ménagé une sorte d'aquarium avec plantations de bambous. De petites tables et des banquettes règnent autour de l'aquarium, et c'est dans cet endroit que les clients les mieux considérés sont introduits et qu'on étale devant eux les riches tissus lamés d'or, les broderies, les étoffes précieuses, etc., qui sont soigneusement conservés dans des réserves, à l'abri des incendies.

ED. RENARD,

Ancien député du commerce français dans l'extrême Orient.

VIEILLES GAZETTES

(Suite)

XXXIV

D'où venait le matériel qui servait à imprimer le *Canadien* ? La tradition, représentée aujourd'hui par M. Etienne Parent, veut qu'il ait été ou acheté ou emprunté à l'atelier de la *Gazette de Québec*.

Le *Mercury* disait autre chose. Selon lui, les caractères avaient été envoyés de France, et l'on inférait de cela que le *Canadien* ne pouvait être qu'un organe de l'idée française—accusation majeure en ces temps agités. On disait même ouvertement que le général baron Turreau, ministre plénipotentiaire de France près les Etats-Unis (1804-1810), avait servi d'agent principal à cette transaction.

Je trouve que le *Canadien* ne se défend pas assez de l'imputation. Les attaques de son adversaire tendaient à le rendre suspect, et pour toute réponse il se contentait de dire que si le général Turreau a fourni les caractères qui servent à l'imprimer, lui le journal, « il faut avouer qu'il a

été un peu mesquin et que ses présents ne sentent pas la magnificence qu'on pourrait tout naturellement supposer au représentant d'un grand souverain. » (1) De fait, le *Canadien* de ce temps a un air nécessairement qui intéresse à première vue.

Mais il avait pour sauvegarde contre ces malices du *Mercury* une ligne de conduite si peu sympathique au gouvernement français, que l'on devine pourquoi il négligeait le plus souvent de répondre à des attaques de cette espèce. En tout ce qui touchait à la France et surtout à Napoléon, il était aussi *British* que possible. Aujourd'hui, cette manière de juger le peuple français nous paraîtrait du fanatisme anglais monté jusqu'à la folie.

C'était la mode, en Angleterre et dans les colonies anglaises, de crier haro ! sur « l'ogre de Corse. »

Napoléon, au faite de sa puissance, faisait trembler l'Europe et l'univers entier—hormis M. de Chateaubriand (c'est lui qui s'en vante) et les journalistes de Québec.

La légende populaire l'affublait de mille formes, toutes plus étranges les unes que les autres.

C'était un monstre dont les yeux verts et le rire satanique glaçaient le sang dans les veines de ses ennemis. Les femmes en mouraient à six pas, et les dragons à une distance proportionnée. Quant aux enfants, il se contentait de les écorcher proprement pour les manger à la croquette.

Il est curieux de lire dans le *Canadien* et le *Mercury* le sommaire des nouvelles d'Europe, en ce qui a trait à Napoléon, que ces deux journaux ne nomment jamais que « Bonaparte. » Ses victoires étaient invariablement annoncées dans un nuage de réticences ; à les lire, on ne supposerait pas qu'il s'agit des plus grands faits d'armes connus de l'histoire. Un doute carrément exprimé couronne l'article : il n'est pas possible que les armées de Bonaparte aient remporté des avantages aussi considérables qu'on le dit. Ensuite, la nouvelle se confirmant, le fait devenant pour ainsi dire palpable, on écrit que c'est en effet un item au crédit des Français, mais que les généraux anglais et prussiens qui leur mènent la guerre, ont dressé des plans de campagne irrésistibles, et qu'ayant longtemps les troupes françaises seront balayées du sol de l'Europe !

En attendant cette défaite qui n'arrivait pas, le *Canadien* trouve cependant moyen de glisser dans ses articles une bonne note à Napoléon ; il s'appuie de son opinion touchant la vaccine pour recommander à nos nationaux l'adoption d'une mesure publique dans ce sens.

Une fois ou deux, il se passe la fantaisie d'une épigramme décochée aux alliés de l'Angleterre. Cette hardiesse fait pousser des cris de paon au *Mercury* :

« L'AMITIÉ DÉPLACÉE !

Pour servir Frédéric comme étant grands amis, Napoléon vient de quitter Paris ; Au lieu d'aller battre le Russe, Qui s'avance à mauvais dessein, On dit qu'il va jusqu'à Berlin, Faire la barbe au roi de Prusse ! »

C'était en janvier 1807. On ne pouvait mieux prédire l'éna.

XXXV

Les épigrammes étaient fort à la mode, de même que les chansons satiriques. L'esprit gaulois des Canadiens se portait volontier vers ce plan de défense que du côté des grands articles de prose. Le *Mercury* s'en montrait incommodé et citait force auteurs en manière de riposte.

Savez-vous d'où vient qu'au *Mercury* Si souvent on ne trouve rien ? C'est le carrosse de Voiture ? Il faut qu'il parte, vide ou plein ! (1)

(1) Voir le *Canadien*, 3 et 24 janvier 1807.

(1) Le *Canadien*, 6 décembre 1806.

Le *Mercury* (pour *Mercury*) frappait du pied, pestait, et nous damnait de par la constitution ; mais à chaque ruade nous lui administrions des petits vers qui lui donnaient la fièvre.

BENJAMIN SULTE.

(A continuer.)

ECHOS DE PARTOUT

Le nombre des ouvriers de l'usine Krupp, qui était de seize mille en 1873, avait été réduit à douze mille il y a six mois. Il vient de tomber à huit mille.

On vient de découvrir en Australie une espèce de caoutchouc appelée *Coorongite*, du nom de Coorag, localité où on la trouve. Cette substance est accumulée en couches épaisses sur le sable, dans une profonde dépression du sol. Par sa constitution, le ou la corongite paraît être un carbure d'hydrogène.

En 1873, la direction des postes en France a distribué 374,694,165 lettres, journaux, paquets, etc., contre 349,847,632 expédiés en 1872. Le produit s'est élevé à la somme de 110,416,355 frs., les dépenses ont monté à 72,997,117 francs, soit un bénéfice net, du chef des postes, de 37,419,238 francs.

Les cartes postales ont produit 14,635,410 francs.

A Paris, il existe 663 boîtes où le public peut jeter ses lettres ; 30 bureaux sont ouverts du matin à la nuit.

On lit dans un journal de Paris : Une dépêche que nous venons de recevoir de Melbourne donne des détails sur l'ouragan qui a sévi sur la côte de la Nouvelle Calédonie au moment de la fuite de Rastoul et de ses compagnons. C'était un véritable cyclone ; la mer était énorme et brisait avec violence sur les récifs ; les bâtiments au mouillage ont eu de la peine à se tenir sur leurs ancres ; au large, un navire eût été certainement brisé ; il paraît impossible qu'une embarcation ait pu tenir la mer par un temps pareil ; ces détails semblent devoir confirmer la mort de ces malheureux.

Un appareil destiné à porter secours aux personnes en danger de périr par suite de la rupture de la glace a été essayé récemment à Londres. On sait que porter secours à ces personnes est souvent extrêmement dangereux à cause du peu de solidité de la glace, et que souvent on a eu à déplorer la mort des courageux sauveteurs qui n'avaient pris conseil que de leur dévouement.

L'appareil dont nous parlons se compose d'un cordage qui s'enroule par une extrémité autour du corps du sauveteur, par l'autre sur un rouleau de bois contenu dans une caisse. A mesure que l'homme s'avance sur la glace, le cordage se déroule de telle sorte que s'il y a rupture de la croûte glacée, des hommes restés sur la rive peuvent ramener le sauveteur. Celui-ci porte sous son bras le bout d'un cordage semblable au précédent, également enroulé sur un cylindre monté dans la même caisse, se déroulant au fur et à mesure de la marche en avant, qu'il attache autour du corps des victimes, ou s'il ne peut parvenir jusqu'à elles, leur jette des qu'il se trouve à leur portée. Du rivage, on tire sur ces cordages et en quelques instants on ramène à terre sauveteurs et victimes. L'inventeur de cet appareil est M. Harlaud, de Brompton.

L'armée turque est forte en temps de paix de 142,874 officiers et soldats en 29,650 chevaux. Elle peut s'élever à 199,155 officiers et soldats, et 54,532 chevaux, en cas de guerre. L'artillerie compte 2184 canons et 84 mitrailleuses. Les troupes de réserve, régulières ou irrégulières, s'élèvent au chiffre de 800,000 hommes. Chose curieuse : l'infanterie est organisée à la française, mais l'artillerie l'est à la prussienne.

La douane française, vraiment peu galante, classe dans ses tableaux les cheveux sous la rubrique : dépouille d'animaux, comme les crins, les plumes et la corne. Les variations du prix des cheveux ont été vraiment curieuses. Pendant toute la première moitié du siècle, les cheveux non ouvrés n'étaient évalués qu'à huit francs le kilogramme. (1) On ne portait alors de postiches que si l'on ne pouvait faire autrement. La hausse commence avec l'empire. De 1852 à 1863, le prix des cheveux s'est déjà élevé à 16 et à 20 francs le kilogramme. Depuis, la manie du faux chignon, des fausses nattes, du crêpe, ne faisant que croître et embellir, envahissant les campagnes et gagnant les pays étrangers, on en arrive à payer le kilogramme de cheveux non ouvrés : 40 francs en 1866 ; 70 francs en 1868 ; 85 francs en 1871, pour les cheveux importés de l'étranger, et 50, 70 et 105 francs, aux mêmes dates, pour les cheveux nationaux. Dès que les cheveux ont subi l'opération de nettoyage et de démêlage, leur prix en 1870 est de 125

(1) Le kilogramme équivaut à deux livres.